

Comprendre, co-construire, transformer : un triptyque en mal de sciences sociales ?

Julien Blanco & Clémence Moreau, UMR SENS
IRD, Montpellier, France

7 juin 2021

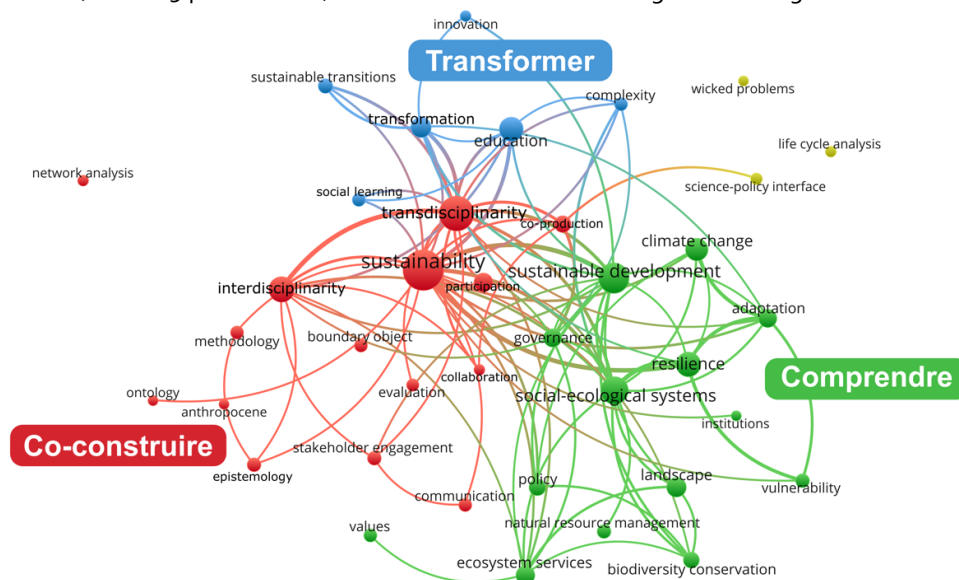


Mise en contexte

Le courant scientifique encore flou de la science de la durabilité (SD) est source de nombreux questionnements dans la communauté scientifique. Et pour cause, le terme « SD » en lui-même n'apparaît qu'en 2001 dans la littérature internationale, c'est-à-dire hier dans le temps long de la construction et diffusion du savoir. Dans ce contexte, il paraît naturel que nous – scientifiques ancrés dans une, parfois deux disciplines – interrogeons notre posture vis-à-vis de la SD. C'est pour aller au-delà d'une réponse instinctive à cette question que nous avons cherché à mieux comprendre le paysage scientifique encore en construction de la SD.

Connaître et réévaluer sa niche, un fil rouge pour les scientifiques

« En quoi mes travaux scientifiques contribuent-ils à ma discipline, à mon collectif de travail, à la société ? » C'est une question que tout scientifique se pose tout au long de sa carrière, dans un paysage scientifique en constante évolution qui impose une réévaluation en continu de sa « niche scientifique » – c'est-à-dire de son domaine d'expertise – et une veille constante autour des concepts émergents, des changements de paradigme, ou d'approches et d'outils nouveaux. C'est dans cette optique que nous avons cherché à mieux comprendre la SD, à cerner ce qu'elle englobe, à la positionner par rapport à notre « niche scientifique » individuelle et collective, et à savoir en quoi nous y contribuons, ou non. Pour cela, nous avons conduit une **analyse semi-quantitative des publications** du *Web of Science* se revendiquant de la *Sustainability Science* (soit 1129 publications) dont nous restituons ici trois grands enseignements.



Réseau des 39 mots-clés les plus fréquemment utilisés dans les publications identifiées

Le triptyque de la science de la durabilité : comprendre, co-construire, transformer

A travers les mots-clés utilisés par les auteurs et leur cooccurrence, nous avons identifié trois piliers fondateurs de la SD, lesquels sont investis à différents degrés par les études disponibles mais qui entretiennent de fortes relations.

- **Comprendre** : ce pilier se caractérise par l'**analyse des socio-écosystèmes et de leur dynamique** (résilience, adaptation, vulnérabilité) face aux enjeux environnementaux contemporains (changement climatique, préservation de la biodiversité et des ressources naturelles). Bien que moins présentes, les questions liées à la gouvernance des socio-écosystèmes (institutions, politiques) y sont également abordées.
- **Co-construire** : il s'agit dans ce pilier d'**engager les acteurs dans une recherche inter- voire transdisciplinaire** apte à stimuler la co-production de connaissances. Cette ambition s'associe à des enjeux méthodologiques majeurs, liés notamment à la stimulation du dialogue entre disciplines et entre acteurs, ainsi qu'à l'inclusion de diverses épistémologies et ontologies, scientifiques et profanes.
- **Transformer** : on retrouve ici la dimension engagée de la SD, qui se pose comme une science au service d'une **transformation des rapports des humains à leur environnement**. Pour ce faire, la SD se base sur l'innovation, l'éducation et l'apprentissage social, thématiques qui sont étroitement connectées avec la co-construction.

La science de la durabilité, une nouvelle arène de discussion, source potentielle d'innovations

Comprendre les socio-écosystèmes, travailler en interdisciplinarité, créer des partenariats, trouver des solutions aux problématiques de développement (durable) sont autant d'**enjeux préexistants à la SD**, qui renvoient à des disciplines et théories déjà bien installées, mais aussi aux **missions historiques de l'IRD**. Si ces dimensions ne sont donc pas nouvelles, il nous semble que la SD constitue un terrain fertile pour trois aspects. D'abord, au-delà des disciplines historiques qui s'y intéressent (e.g. écologie, géographie), les enjeux environnementaux s'immiscent dans des disciplines variées, comme en témoignent les nombreux champs qui y sont dédiés au sein de disciplines généralistes (psychologie environnementale, biologie de la conservation, économie écologique, etc.). Or ces disciplines se connaissent plus ou moins bien ; la SD invite donc ces dernières à **se (re)connaître** comme travaillant autour d'un enjeu commun, la durabilité, et ce faisant à **croiser davantage leurs perspectives**. Ensuite, l'émergence d'un champ de recherche « indiscipliné » centré sur un enjeu n'est pas un phénomène inédit, comme l'illustrent l'agronomie et la foresterie qui se comprennent moins par les disciplines qu'elles invoquent que par les objets de recherche et les enjeux sociétaux qu'elles abordent. Comprise comme une tentative de déssectorialisation, la SD peut certainement aider à mieux tenir compte de l'**interconnexion des objectifs du développement durable** qui jusqu'alors étaient plutôt pris isolément. Pour conclure, davantage qu'une nouvelle science, la SD semble proposer une **nouvelle arène de discussion** pour des chercheuses et chercheurs de divers horizons, travaillant sur des objets différents mais alimentant une réflexion commune autour de la durabilité. Au centre de cette arène, la durabilité devient un objet-frontière qui connecte celles et ceux qui produisent des connaissances **à propos de la durabilité** (comprendre, co-construire) et qui oeuvrent **pour la durabilité** (transformer), avec le pari que cela aboutisse aux innovations théoriques et appliquées tant cherchées.

Des sciences humaines et sociales ni visibles ni suffisamment impliquées ?

Si l'interdisciplinarité est au cœur du « projet » de la SD, nous constatons que **les SHS sont difficiles à situer dans le paysage actuel**. L'écrasante majorité des 1129 publications se rattache en effet aux sciences de l'environnement et à l'écologie (798 publications) et aux sciences des technologies (463). La géographie (51), les sciences de l'éducation (36), les sciences sociales diverses (23) et la sociologie (17) sont marginalement représentées. Ces chiffres sont d'autant plus questionnant que, parallèlement à la SD, le courant des **humanités environnementales** se développe, lequel entend regrouper l'ensemble des SHS qui prennent pour objet l'environnement. Ce courant partage le même constat initial que la SD (i.e. la trans-sectorialité des enjeux environnementaux), mais ne formule pas forcément ses ambitions de la même manière. Dès lors, n'est-on pas, avec les humanités environnementales, en train de reproduire, ou d'entretenir, la séparation « sciences dures » vs « sciences molles » dont la SD entend s'affranchir ? A moins que les humanités environnementales et la SD n'aient vocation à dialoguer intimement tout en assumant leurs spécificités ? Face à ces questions en suspens, il semble tout à fait crucial pour la SD de **ne pas prendre l'interdisciplinarité comme acquise**, mais au contraire comme un **front de recherche** qui nécessitera sans doute des innovations tant sur « nos sciences » que sur nos manières de faire et d'évaluer la science.

À retenir

Différents courants, disciplinaires et interdisciplinaires, contribuent à alimenter la science de la durabilité (SD), tels des briques élémentaires à partir desquelles se construit un projet plus vaste de compréhension et de transformation des rapports entre les humains et leur environnement. Si l'interdisciplinarité est au cœur de ce projet, il semble crucial qu'au-delà des discours, la SD se donne les moyens de la mettre réellement en œuvre.